

être n'avaient-elles pas été sans influence sur la vie de Saint-Lambert. En ce moment, je les détestais et je les flétrissais de toute mon indignation.

— Vous croyez donc, dit Monot reprenant la conversation, que mylord va se mettre à votre poursuite ?

Ces paroles n'étaient point achevées que la porte s'ouvrait toute grande, et un domestique de l'hôtel annonçait :

— Lord Blackstone !

Une fugitive pâleur apparut à peine sur le visage impassible de Saint-Lambert.

Lord Blackstone avait les formes et les manières imposantes des hommes de race qui se rencontrent encore dans l'aristocratie anglaise. Il entra d'un air très calme et sans embarras. Saint-Lambert s'était levé comme nous ; il indiqua de la main un siège à lord Blackstone. Alors seulement je regardai et je reconnus la personne qui accompagnait le lord ; il la nomma à Saint-Lambert : c'était M. de Langenais. Je me rappelai sa liaison très ancienne avec le mari de Mlle de Souley. J'allai à lui et pressai sa main.

— Je sais tout, lui dis-je à voix basse.

Lord Blackstone était fort pâle ; M. de Langenais très ému, moi j'étais atterré ; Monot, assis à l'écart, observait d'un œil curieux ; Saint-Lambert semblait à son aise : il attendit.

— Monsieur, dit lord Blackstone, je viens ici remplir mon devoir d'homme d'honneur, c'est-à-dire reprendre une femme séduite avant qu'on sache sa faute, et faire tout mon possible afin d'étouffer cette affaire, scandaleuse pour deux familles, et déshonorante pour un nom que je dois garder pur : j'y réussirai si je vous tue.

Saint-Lambert sourit.

— M. de Langenais, que voici, veut bien se charger de conduire, ce soir même, lady Blackstone dans un couvent, où elle attendra l'issue de notre rencontre. Si je vous tue, son honneur et le mien seront parfaitement saufs, car je ne doute pas de la discrétion de ces messieurs.

— Mylord, répondit Saint-Lambert avec autant de politesse que de calme, lady Blackstone est parfaitement libre ; s'il lui plaît d'aller au couvent, M. le comte de Langenais peut l'y conduire.

— Demain matin, au petit jour, nous nous rencontrerons sérieusement, de manière à donner une solution définitive à tout ceci.

Saint-Lambert inclina la tête en signe d'assentiment.

— Messieurs, dit Monot intervenant dans ce colloque funèbre, permettez-moi de vous présenter une observation. La police est trop bien faite en France pour que votre rencontre ne se dénoue pas en cour d'assises ; vous y trouveriez le bruit que vous voulez éviter : le plus sage est d'aller en Suisse.

— Monsieur a raison, dit lord Blackstone ; si vous le voulez bien, nous irons en Suisse.

— Je suis à vos ordres, reprit Saint-Lambert.

M. de Langenais était monté chez lady Blackstone afin de lui demander si elle voulait se laisser conduire dans un couvent. L'Anglais s'était retiré dans une chambre voisine ; il revint pour entendre la réponse qu'apportait M. de Langenais. Lady Blackstone avait refusé.

## XIV.

## LE CHATIMENT.

Lord Blakstone parut cruellement impressionné de la résolution de sa femme. Par bonté d'âme quelquefois, et plus souvent par amour-propre, nous caressons l'illusion sur les choses qui nous blessent ; sans doute il avait attribué la fuite de sa femme à la faiblesse d'un jour, à l'égarément d'une heure ; il croyait au repentir et peut-être à la possibilité du pardon. Voici qui dissipait son illusion. Un éclair d'orgueil apparut au contraire sur le front de Saint-Lambert ; la fascination de sa victime était telle qu'il n'avait eu besoin ni de lui parler ni de la voir pour l'enchaîner irrévocablement à lui ; le regard de ces deux hommes se croisa violemment, éclair de rage d'une part, de l'autre insulte nouvelle et domination. Le premier, lord Blakstone rompit le silence, et, d'une voix que timbraient sourdement la douleur comprimée :

— Si rien ne vous retient, monsieur, vous plaît-il de partir de suite ?

— J'ai ma voiture en bas, dit Saint-Lambert, dans une demi-heure, nous aurons des chevaux.

Lord Blakstone et M. de Langenais sortirent aussitôt pour apprêter leur départ.

— Ami, me dit Saint-Lambert, je compte sur toi.

— Envoie chercher des chevaux, répondis-je sans prendre la main qu'il me tendait ; je reviens dans une demi-heure.

Je descendis rapidement de manière à rejoindre M. de Langenais. Il prit mon bras et nous regagnâmes l'hôtel à grands pas.

— Horrible aventure ! me dit-il, horrible !

— Et qui se dénouera par la mort d'un homme, ajoutai-je en frémissant.

— Votre ami, M. de Saint-Lambert...

— Il ne l'est plus...

M. de Langenais me serra la main.

— C'est un scélérat, me dit-il d'une voix indignée. Pauvre Florentine ! Elle croit à l'amour de ce drôle ; au moins, l'aime-t-il, lui ?

— Non. Avant un mois il l'aura brisée.

— Pauvre femme ! comme elle subit la fascination de cet homme ! Elle accuse son mari de l'avoir épousée malgré son âge ; elle est dans une exaspération inouïe ; elle ne se repent pas, elle maudit lord Blakstone ; quel égarement ! Je suis en paix avec ma conscience, m'a-t-elle dit, je n'ai pas voulu tromper mon mari, jouer la femme fidèle et prendre un amant : j'ai brisé cette union qui m'est odieuse, et je prends devant Dieu l'époux de mon cœur. Et, tout cela, elle le dit avec tant d'énergie, que j'ai reconnu l'inutilité de mes efforts ; je suis sorti navré.

Je hasardai cette opinion que lord Blakstone ferait mieux d'abandonner à la justice divine le crime de Saint-Lambert et l'avengement de sa femme.

— Je le lui ai dit, me répondit M. de Langenais, car c'est mon opinion ; mais il a refusé de m'écouter, c'est un caractère de feu. Comme moi, il est chrétien, mais avec des préjugés intarissables sur les exigences de l'honneur. Lord Blakstone est mon ami depuis quarante ans ; je n'ai pu refuser de l'accompagner. Quel affreux duel ! un jeune homme et un vieillard de soixante-cinq ans !

— J'en suis là avec Saint-Lambert ; il est seul : je ne puis éviter de lui servir de témoin.

Nous étions arrivés à l'hôtel Langenais. Dix heures avaient sonné ; les deux cousines, restées seules, nous attendaient au salon.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria Berthe, comme vous êtes sombres tous deux !

M. de Langenais leur expliqua qu'une affaire importante nous obligeait à partir à l'instant même, et que notre absence serait de trois jours. Berthe, plus forte de caractère n'insista pas, mais Claire eut besoin d'être rassurée ; ses yeux pleins de larmes, allaient de son père à moi ; on eût dit qu'elle avait un pressentiment des scènes terribles où nous allions jouer un rôle. Comme

nous partions, je saisis un moment où l'on ne nous voyait pas, je pris sa main et je la serrai en lui disant : A bientôt ! Elle me rendit mon étreinte, et nous demeurâmes ainsi quelques secondes, absorbés dans une contemplation muette : j'avais oublié ma promesse au curé de Notre-Dame.

Une demi-heure après, j'étais à l'hôtel du Parc. Les voitures tout attelées attendaient dans la rue ; quelques passants attardés formaient un cercle de curieux.

Je m'étais enveloppé d'un manteau, et sous ce manteau je portais une paire de pistolets ; je la posai sur une table.

— Que vas-tu faire de lady Blakstone ? dis-je à Saint-Lambert.

— Je l'emmène.

— Comment, tu l'emmènes ?

— Pourquoi pas ?

— Tu veux qu'elle assiste à cet abominable duel ?

— Elle m'attendra dans une auberge. Au surplus, c'est elle qui l'a voulu... Mais que vois-tu donc là d'abominable, mon cher Langenais ? Sur quel prêtre as-tu marché ce matin ?

Je ne répondis pas ; lady Blackstone venait d'entrer ; je m'empressai de jeter mon manteau sur la boîte de pistolets. Je lui offris mon bras, et nous descendîmes. Cette femme qui allait assister à la mort de son mari ou de son amant marchait d'un pas ferme. Jeune et belle, mais les yeux brillants de fièvre, la figure marbrée, elle était effrayante à voir. Six mois à peine avant cette fatale soirée, je l'avais rencontrée, calme, vertueuse et respectée. Une période funeste s'ouvrait pour elle à dater de sa séduction.

Nous voyageâmes toute la nuit et une partie du jour. La chaise de poste qui emportait lord Blackstone et M. de Langenais nous précédait à petite distance ; dans l'après-midi, nous avions passé la frontière. Il fut convenu entre Saint-Lambert et lady Blakstone qu'elle resterait dans la petite auberge où nous étions descendus, et qu'elle y attendrait l'issue de la rencontre.

— Je m'informai du médecin de l'endroit, et je l'allai chercher. Le brave homme avait étudié dans le temps à l'université d'Heidelberg ; le duel lui était chose familière et, comme il n'en avait point vu depuis plus de trente ans, il m'avoua que cette aventure le ragaillardissait un peu.

Les voitures demeurèrent attelées ; l'une resta devant l'auberge où nous attendait lady Black-

stone, l'autre nous accompagna sur la route, à petite distance, prête à nous servir en cas de besoin.

M. de Langenais et moi, nous étions fort agités ; les deux adversaires gardaient un calme étonnant.

Le docteur nous conduisit sur une pelouse entourée d'arbres, à cent pas environ du hameau ; il amenait avec lui deux braves paysans de l'endroit, dont l'un avait servi dans la garde suisse avant 1830.

Pendant le trajet, je marchais à côté de Saint-Lambert ; il fumait son cigare avec une tranquillité parfaite.

— Ton adversaire, lui dis-je, tire bien le pistolet ?

— Supérieurement.

— Tu peux être tué ?

— Sans aucun doute.

— S'il t'arrive malheur, que désires-tu de moi ?

— Que tu ne fasses pas la folie d'épouser une fille sans argent.

— Tais-toi ! lui dis-je avec colère. En ceci, je prendrai conseil de moi seul.

— A ton aise.

Après un silence, et comme nous arrivions au lieu du combat, il se rapprocha de moi et me dit :

— Ce qui me chiffonne, c'est que, si je suis tué, j'aurai joué en ceci le rôle d'un sot.

— Comment cela ?

— Je ne suis point l'amant de lady Blackstone.

Je m'arrêtai stupéfait ; Saint-Lambert me fit signe de marcher et continua.

— Florentine me répétait sans cesse : je ne veux pas tromper mon mari ; je ne veux pas jouer une comédie infâme de tous les jours et de toutes les heures, entre lui et mon amant ; je ne serai jamais à vous dans cette maison. Fuyons ensemble, et quand nous aurons quitté la France, je serai votre femme devant Dieu. Enfin, mon cher, des phrases et du mélodrame à n'en plus finir.

Pas moyen de vaincre cette obstination. Ruse, prière, emportement, tout a échoué.

Une idée subite traversa mon esprit.

— Ecoute, lui dis-je, avec un accent chargé de prières, tout bon sentiment ne s'est pas éteint dans ton cœur...

— Merci, fit-il avec ironie.

— Déclare, sur l'honneur, à lord Blackstone,

que sa femme est encore pure et digne de permets-moi d'arrêter ainsi cet affreux duel ; n'achève pas de perdre cette femme ; rends l'honneur à cet homme qui ne t'a fait que du bien ; ne t'expose pas à souiller tes mains du sang d'un vieillard. Saint-Lambert, ne recule pas devant cette bonne action ; je t'en conjure au nom de ma vieille amitié.

— Amen ! fit-il avec son sourire le plus sardonique ; tu prêches comme un séminariste ; j'en suis tout ému...

Je me détournai de lui avec horreur.

— Tu veux donc, reprit-il, que j'aie dire à cet homme : « Monsieur, je suis un imbécile, car jusqu'à cette heure votre femme m'a résisté. Après deux mois de soins, après m'être exposé pour elle à griller comme un pompier dans un incendie, je ne suis pas plus avancé que le premier jour ; je l'ai enlevée, et cependant elle n'est pas ma maîtresse ; je suis un niais, et je vous présente bêtement mes excuses... » Que t'ai-je fait pour me ridiculiser ainsi, mon pauvre Langenais ? Ah ! que tu connais mal ton Saint-Lambert !

— Nous étions arrivés.

— Quelle charmante contenance a votre ami le blondin, me dit le docteur tout émerveillé.

Ce disant, le bonhomme commençait à préparer sa trousse.

La pelouse était assez étendue, fermée par des rideaux de verdure, déserte et parfaitement isolée. J'apprétais les pistolets avec M. de Langenais et les deux paysans qui nous regardaient faire ; l'ancien Cent-Suisse paraissait y prendre goût. Lord Blackstone se promenait grave et calme ; Saint-Lambert, impassible, fumait un cigare.

Mes pistolets étaient d'excellentes armes de Devismes ; les deux adversaires pouvaient s'en servir d'une manière terrible. Je dis à M. de Langenais :

— Si Lord Blackstone ne tue pas Saint-Lambert, lord Blackstone est un homme mort.

— Dieu sera juste, dit M. de Langenais.

Lord Blackstone et Saint-Lambert furent placés à vingt pas l'un de l'autre ; ils devaient en faire chacun cinq en avant ; la distance était fort petite. En de telles mains, une balle ne pouvait s'égarer.

Tous deux s'avancèrent lentement, lord Blackstone pareil à une statue, Saint-Lambert souriant d'un air presque tendre. Tous deux avaient le bras tendu, tous deux cherchaient à ne perdre

aucun avantage de la distance, car chacun sentait en face de lui une mort presque certaine. Arriver à dix pas et tirer le premier, tel était le plan de chacun.

J'avais l'habitude du terrain, mais il me semblait que j'y venais pour la première fois ; dans de telles circonstances, il est moins pénible de tenir l'épée ou le pistolet que de regarder froidement deux hommes s'égorger. La main de M. de Langenais rencontra la mienne ; elles se serrèrent convulsivement.

Lord Blackstone, plus grand que Saint-Lambert, avait gagné plus de terrain ; il était arrivé à la limite de sa distance ; son adversaire avait encore un pas à faire, encore un pas... L'Anglais visait, ferme comme un marbre ; les deux coups de feu partirent presque à la fois, mais lord Blackstone avait tiré le premier ; sa balle frappa Saint-Lambert à la main même qui tenait le pistolet ; la balle écrasa le médium et l'annulaire sur la crosse qu'ils tenaient serrée ; le coup de feu de Saint-Lambert, dérangé par cet accident, dévia de son but, la balle s'égarant dans l'espace.

La douleur le fit pâlir, mais il ne bougea pas.

— A vous la première manche, dit-il à lord Blackstone.

Celui-ci le regarda froidement et ne répondit pas.

— Il faut, dit lord Blackstone, que cette affaire soit étouffée ici.

Quant à Saint-Lambert, il nous montra son doigt brisé et nous dit, en souriant, que mylord ne pouvait lui refuser sa revanche. Le docteur lui fit un pansement tandis que nous chargions les pistolets.

En rapportant son arme à Saint-Lambert, je fis une nouvelle tentative.

— Je te conjure une dernière fois d'arrêter là cette affaire, lui dis-je en le suppliant ; laisse-moi raconter ce que tu m'as dit de lady Blackstone. A quoi te servira-t-il de tuer un homme que tu as déshonoré ?

— Regarde bien cet Anglais, me répondit-il en serrant les dents ; cette fois, je ferai mouche.

Je m'éloignai. Les deux adversaires recommencèrent à marcher l'un sur l'autre. Comme la première fois, lord Blackstone arriva le premier à l'extrémité de la distance, Saint-Lambert avait à peine bougé ; il tenait son pistolet de la main gauche ; mais je savais que ce n'était point une difficulté pour lui. Lord Blackstone, toujours

impassible, parut vouloir attendre que son adversaire se fût rapproché ; Saint-Lambert feignit de marcher ; mais, s'étant assuré sur ses pieds au lieu d'avancer, il tira ; lord Blackstone fit un léger soubresaut, mais il ne tomba pas. Les sourcils de Saint-Lambert se contractèrent il se couvrit vivement et attendit le feu ; le coup partit et l'atteignit au-dessus du sein gauche ; il fit un tour sur lui-même et tomba la face contre terre.

Je courus à lui, je le retournai et le soulevai : il n'était pas mort.

Lord Blackstone, de son côté était assis sur l'herbe, soutenu par M. de Langenais.

— Au plus pressé, dit le docteur.

Il courut à Saint-Lambert, tandis que M. de Langenais l'appela à lui avec de grands cris, Saint-Lambert le repoussa d'un signe de tête.

— Inutile, balbutia-t-il avec peine, inutile, je suis bloqué.

Le docteur, l'ayant regardé, et pensant qu'en effet tout soin serait superflu, courut aussitôt où l'appela M. de Langenais.

A ce moment, et pour comble d'horreur, apparut un nouveau personnage, lady Blackstone ; elle n'avait pu demeurer à l'auberge pendant le drame qui se jouait si près d'elle ; une anxiété terrible l'avait fait marcher sur nos traces ; cachée derrière les arbres, elle avait tout vu ; maintenant elle accourait sur ce champ funèbre où sa faute venait d'appeler la mort.

Je la vis sortir d'un bouquet d'arbres, en face de moi ; elle courut droit à Saint-Lambert, s'agenouilla près de lui, prit sa tête entre ses bras, et l'œil hagard, les traits livides, elle l'appela des noms les plus doux. Lord Blackstone put la voir et l'entendre ; il repoussa la main du docteur et se débattit contre les soins qu'on lui prodiguait. Je l'entendis qui disait :

— La voyez-vous ! la voyez-vous ! Non, laissez-moi mourir.

M. de Langenais, indigné se rapprocha d'elle.

— Madame ! s'écria-t-il d'une voix tonnante, madame ! votre mari se meurt... C'est vous qui l'avez tué... Retirez-vous ! n'insultez pas à cette mort d'un homme que vous déshonorez.

Elle se redressa furieuse :

— Celui qui meurt, dit-elle, c'est mon amant. Que m'importe ce vieillard assassin, je l'exécère et le maudis. Pourquoi m'a-t-il épousée ? Est-ce moi qui l'ai cherché ?

Et, fondant en larmes, elle couvrait de baisers le front de Saint-Lambert,

Il revint à lui une minute et la reconnut. Il lui sourit. Dieu me pardonne ! il y avait de la raillerie dans ce sourire de la mort.

— Tiens, dit-il, c'est vous, Florentine ?

— Oui, murmura la malheureuse d'une voix frémissante, c'est moi, moi, Florentine.

— Et dire, ajouta le moribond, dont la voix s'éteignait, dire que je meurs comme un sot sans avoir été votre amant.

La pauvre femme eut un tremblement convulsif, l'image de la terreur passa dans ses yeux ; on eût dit qu'elle entendait un coup de tonnerre. Étaient-ce bien là les adieux de l'amour ? Mais les femmes et les hommes aussi, hélas ! ne veulent pas croire au témoignage de leur raison quand ils subissent le fanatisme de la passion ; elle reposa ses lèvres sur le front du sceptique.

— Oh ! ne meurs pas, ne meurs pas, lui disait-elle. Je suis à toi, tout entière à toi, tu le sais bien. Ne meurs pas ; nous irons en Italie, dans une villa charmante, au bord de la mer. Oh ! ne meurs pas ! Je t'aime ! je t'aime ! Ne meurs pas ! siron je meurs avec toi !

Les sanglots étouffèrent sa voix.

Saint-Lambert avait écouté, toujours railleur, cette navrante élegie ; il se souleva, les lèvres blanches, l'œil terne, et d'une voix plus haute, d'un cri supérieur, il répondit ces mots horribles :

— Bah ! vous en prendrez un autre.

Florentine jeta un cri où la colère se mêlait à la désolation et à la honte ; elle laissa tomber, elle rejeta, pleine d'horreur, la tête déjà livide qui reposait dans ses bras ; cette tête, ainsi repoussée, retomba lourdement et frappa le sol.

La malheureuse se leva droite et terrifiée, agitant ses mains tachées de sang ; elle recula comme devant un spectre ; c'en était un en effet : c'était celui de la réalité déchirant le voile des illusions.

Saint-Lambert avait fait son dernier effort dans ce blasphème ; il rendit un flot de sang et ne bougea plus.

Florentine, debout, immobile, pétrifiée, le front dans les mains, les yeux secs, resta quelques secondes ainsi ; puis elle se retira lentement vers son mari, et regarda cette belle tête de vieillard déjà couverte d'une pâleur qui ne devait plus passer.

Il se fit en elle une révolution ; elle se laissa

tomber à genoux et se traîna ainsi jusqu'aux pieds de lord Blackstone.

Celui-ci lui tendit la main, elle la prit et la baisa.

— Mon enfant, dit lord Blackstone d'une voix déjà faible, me pardonnez-vous ?

— Oh ! dit Florentine prosternée, ne m'accablez pas.

— Lord Blackstone reprit ainsi :

Les torts viennent de moi, je le reconnais ; vous ne m'aimiez pas, vous ne pouviez pas m'aimer. J'ai eu tort de vous épouser ; vous m'avez accepté ne sachant pas ce qu'est le mariage. Cet homme est venu, jeune et beau, séduisant, vous l'avez aimé ; c'était de votre âge. Les torts viennent de moi. Pardon, mon enfant ; j'ai fait votre malheur, je meurs puni. Pardon !

Florentine sanglotait sans pouvoir proférer un mot.

Les spectateurs de cette scène déchirante pleuraient autour de cette mort sublime ; quelques paysans, des femmes, des enfants, attirés par les coups de feu, se tenaient auprès de nous ; le cadavre de Saint-Lambert gisait abandonné ; on était allé chercher un prêtre.

Enfin, Florentine put parler.

— Pardon ! pardon ! dit-elle ; je pleurerai, je prierai, j'expierai.

— Oui, priez pour moi, dit lord Blackstone.

Je m'élançai vers lui.

— Monsieur, monsieur, m'écriai-je, vous pouvez pardonner sans regret. A cette heure elle est encore digne de vous ; elle est restée pure.

Florentine se souleva rayonnante.

— Comment le savez-vous ? cria-t-elle, comment le savez-vous ?

— Lui ! répondis-je en montrant le cadavre de Saint-Lambert ; lui ! c'est lui qui me l'a dit ; je le jure sur mon honneur et sur ma foi de chrétien.

Le pâle visage de lord Blackstone s'éclaira d'un rayonnement céleste.

— Mon enfant, dit-il, ma pauvre enfant. Oh ! sois bénie et pardonnée ; ton front, un dernier adieu !

Florentine appuya son front aux lèvres glacées du vieillard ; elle-même déposa un dernier baiser sur ces cheveux blancs qu'elle avait respectés.

Lord Blackstone murmura quelques prières ; les assistants se mirent à genoux, priant aussi ; il fit le signe de la croix d'une main défaillante, et il mourut.

Florentine s'évanouit.

Aidé du docteur et des paysans, je la portai moi-même dans la voiture, et nous nous éloignâmes au galop de ce lieu d'horreur.

XV.

L'AVEU.

Nous courûmes toute la nuit sans échanger une parole. Lady Blackstone, renversée au fond de la voiture, semblait privée de sentiment. Au jour, M. de Langenais et moi nous nous communiquâmes par les yeux la pitié que nous inspirait cette pauvre femme ; on lui demanda si elle avait besoin de quelque chose, elle détourna négativement la tête.

Je n'avais pas fermé l'œil pendant toute cette nuit ; un monde de réflexions occupa ma pensée. Voilà donc, me disais-je, un des mille épisodes où vient aboutir le désordre des passions. Voilà comment des êtres, à qui la Providence avait donné tant de moyens pour arriver au bonheur, se creusent, de leurs propres mains, un abîme de calamités.

Lord Blackstone, sachant bien qu'une jeune fille ne peut aimer un vieillard de soixante ans, si noble, si doux et si bon qu'il soit, a recherché la main de Florentine. Cet homme, déjà près de la tombe, s'est uni à la femme qui mettait le pied sur le seuil de la vie ; la raison ne l'a-t-elle pas condamné ? N'a-t-elle pas dû lui crier : Ce mariage sera ton supplice ; tu aimeras et ne seras point aimé ; tu voudras ta femme joyeuse, et ta vue la rendra triste ; si elle a des enfants de toi, tu les verras, fils d'un vieillard, frappés d'une vieillesse prématurée ; tu sauras qu'il y a dans le cœur de ta femme une douleur cachée et permanente, un gémissement sans fin, parce qu'elle ne verra jamais passer un jeune couple, elle n'entendra pas un chant d'amour sans penser à tes cheveux blancs, à tes yeux éteints, à tes caresses qu'elle redouté. Homme ! tu as vécu ; songe à la mort et non à la vie ; laisse à de plus jeunes le soin de tresser des berceaux, tu ne peux que creuser des tombeaux.

Ainsi la raison dut parler sévèrement à lord Blackstone avant ce mariage fatal ; mais le malheureux avait refusé de l'entendre ; il écouta le langage de la passion, langage complaisant et perfide, qui développe en nous toutes les illusions, qui façonne toutes les réalités au gré de notre égoïsme. Victime d'une passion qu'il n'eût

pas le courage de comprimer, il n'avait pas le droit d'accuser un autre que lui-même de la chute de Florentine et de son propre malheur.

Florentine ! Qui donc l'obligeait à ce mariage ? La loi et le prêtre ne lui avaient-ils pas demandé tous deux : Consentez-vous à prendre pour époux ce vieillard chauve et ridé ? N'avait-elle pas répondu : — Oui ! — Qui l'avait empêchée de répondre : — Non ! — Librement, elle s'était liée du lien que la mort seule peut briser. Souffrir en silence, honorer comme un père celui qu'elle ne pouvait aimer comme époux, respecter la foi du serment et prier, telle devait être désormais sa vie.

Sans doute elle était moins coupable que lord Blackstone ; sa famille, séduite par un grand nom, par une alliance considérable, avait sacrifié cette jeune fille au contentement d'une vaine gloriole ; quand elle avait résisté et pleuré, en disant : « Je ne l'aime pas ; » quand le fantôme idéal qui vit au cœur de toute jeune fille s'était dressé dans son imagination, et que, le voyant, elle disait : « Je serai malheureuse avec ce vieillard, » de coupables parents avaient répondu : « On s'habitue à cela ; ce n'est pas l'amour qu'il faut chercher dans le mariage ; la fortune tient lieu de tout ; un grand nom vaut mieux qu'un jeune mari ; la position sociale est tout dans la vie. » Sans doute on avait égaré l'esprit de Florentine avec ces détestables sophismes ; mais, chez elle aussi, la passion n'avait-elle pas sacrifié le cœur ? N'avait-elle pas immolé sa jeunesse à la pensée qu'elle serait reine dans les salons, et que, par le nom et la fortune, elle écraserait ses rivales ? Si, pendant cette nuit lugubre, Florentine fit un retour vers le passé, combien ne dut-elle pas frapper sa poitrine et dire : Cette coupe remplie de fiel, c'est moi qui l'ai versée.

Du vieillard et de la jeune femme, je passai à Saint-Lambert. Il fut une époque où je l'avais connu sensible à de généreuses idées. Sa dépravation fut l'œuvre des leçons et des exemples du temps. Quand, tous deux, au début de la vie, nous nous étions rencontrés à Paris, nous eussions traité de calomniateur celui qui nous aurait dit : « Vous penserez ceci et vous ferez cela. » Comment donc s'était-il ainsi corrompu ?

Dès le commencement il avait rencontré comme moi des cœurs flétris et des esprits faux, dont il avait écouté les dangereuses leçons. Qu'avait-il lu, qu'avait-il entendu dans nos romans, sur nos théâtres, échos présumés fidèles de nos mœurs ; peintures falsifiées de l'histoire,